

REP¹, dessinateur de presse argentin : De l'humour politique à l'humour historique

(Entrevue, Buenos Aires, le 12 décembre 2020)

M.G.². Le livre que tu as publié récemment, *Evita. Nacida para molestar*, secoue par la nouveauté qu'il apporte par rapport à l'icône bien connue. Or, ceux qui regardent tes dessins depuis tes débuts y retrouvent aussi tout ce que tu as créé depuis la publication de ton premier dessin de presse. Commençons, si tu le veux bien, par retracer ton itinéraire.

REP. Je suis un dessinateur de presse. Mon dessin est humoristique, autrement dit d'une exposition immédiate et massive. J'ai fait beaucoup d'autres choses dans ma vie : des livres, des fresques, des performances... , mais je reste avant tout un dessinateur de presse. Je suis, paradoxalement, esclave et bénéficiaire de la ligne. La ligne porte un récit, c'est toujours une calligraphie porteuse d'une anecdote. Il n'y a rien à faire : je viens de la narration et ne peux en sortir.

M.G. C'était un projet difficile de vouloir être un dessinateur de presse dans un pays où la tradition de l'humour graphique est aussi riche qu'en Argentine ?

REP. Non, au contraire. C'était plus facile. Parce que c'était s'inscrire dans une tradition. Je n'étais pas seul. Ma formation s'est faite auprès de dessinateurs. Il suffisait de les regarder. J'ai appris en les regardant. Je n'ai pas eu d'autre école que celle-là. Je n'ai même pas fini les études secondaires. Je n'ai jamais pris un cours de

¹Autodidacte, venu des revues d'humour des années 70 et 80, Miguel Repisso (1961) dessine quotidiennement pour *Página/12* depuis l'apparition de ce journal national, en mai 1987.

Il est l'auteur d'une quarantaine de livres, de dizaines de fresques et de performances. Depuis dix ans, il crée une conversation talentueuse avec artistes, écrivains, acteurs, philosophes, politiques dans son programme hebdomadaire « *El holograma y la anchoa* » (Radio AM 750).

² Michèle Guillemont, Univ. Lille, ULR 4074 - CECILLE - Centre d'Études en Civilisations Langues et Lettres Étrangères, F-59000 Lille, France

dessin. C'était dans l'air. Enfant, je lisais des tas de bandes dessinées. Je choisissais presque toujours les argentines. Personne ne les choisissait à ma place car chez moi, il n'y avait ni livres ni journaux. Je recherchais toujours un récit argentin. J'aimais aussi les revues mexicaines : *La pequeña Lulú*, *Periquita*... Mais j'avais une prédilection pour les bandes dessinées argentines : *Patoruzú*, *Conventillo de don Nicola*, *Afanancio*...



Figure 1 : Quino (série Postales)

M.G. Quelle est la première revue où tu publies ?

REP. Ça aurait pu être n'importe laquelle. De fait, la première où je publie n'est pas une revue d'humour mais d'ufologie. Elle était dirigée par un acteur, Fabio Serpa, dont je n'ai jamais fait la connaissance, et s'appelait *Cuarta dimensión*. Un grand dessinateur d'ici, qui faisait *El conventillo de Nicola* (l'histoire d'un Italien dans un *conventillo* du quartier de La Boca) et que j'adorais, m'a dit un jour : « Écoute gamin, tu peux commencer à publier. Va trouver le responsable artistique de *Cuarta Dimensión* ». Ce que j'ai fait. Et on y a publié mon dessin. Puis un autre. J'ai dessiné

pour neuf numéros de cette revue. Jusqu'au jour où j'ai demandé à être rémunéré. Je leur ai dit : « *Che*, vous allez me payer un jour ? ». Je devais avoir quinze ans.

M.G. Un âge canonique...

REP. J'étais bien heureux qu'on me publie. Mais je trouvais ignominieux de le faire gratuitement ! Il était temps d'être payé et que ce que je faisais soit valorisé. Après cela, j'ai adhéré à une association de dessinateurs, une démarche très corporatiste. Je travaillais alors dans une maison d'édition où je ne publiais pas, mais où j'étais graphiste et voyais passer les originaux des grands noms de la bande dessinée sérieuse, du neuvième art. Ce qui n'est pas ma spécialité car j'ai toujours fait le choix du grotesque, de la ligne humoristique. J'étais fait pour cela.

Deux ans après l'expérience de *Cuarta Dimensión*, apparaît *HUM*[®]. À ses débuts, c'est encore une revue plutôt sur les moeurs, assez lourdaude, où on retrouve en partie la rédaction de *Satiricon*. Et les maîtres du dessin de l'époque sont de la partie. C'est là que se situent mes débuts véritables. J'étais très jeune. Il est certain qu'entre mes 14 et 18 ans, je balbutiais et faisais ce que je pouvais. Je ne m'étais pas encore trouvé. C'est vers 1980, dans *HUM*[®], lorsqu'on m'y a confié une page entière, que j'ai pu développer une idéologie et commencé à y devenir un auteur. J'ai compris alors que j'avais quelque chose à dire, que je n'allais pas seulement publier des dessins drôles pour compléter des notes journalistiques ou d'opinion. À partir de là, selon les aléas du métier, je quittais une revue à la suite d'une dispute pour une autre, qui généralement faisait faillite, et ainsi de suite, jusqu'à trouver un jour plus de stabilité, au retour d'un voyage.

M.G. Lequel ?

REP. Un voyage en Europe, de deux mois, depuis Madrid, en passant par Stockholm, Vienne, toute l'Italie, Barcelone, la France... J'ai alors pris conscience que c'était en Argentine que je voulais vivre et travailler, que je voulais m'adresser aux miens, aux gens que je connais. Si cela prenait à un moment donné un tour plus universel, tant

mieux. Mais je voulais voir qui j'étais ici, ce qui m'intéressait était ici. Il est vrai que nous vivions alors les temps heureux du retour de la démocratie. Nous sortions de la dernière dictature civico-militaire. J'ai fait ce voyage en 1985. C'était un moment où nous étions emplis d'espoir. Je suis donc rentré en Argentine gonflé à bloc. Et plus jamais je n'ai eu l'idée d'aller m'installer ailleurs.

M.G. Tu travailles pour le quotidien *Página/12* depuis son premier numéro, en mai 1987. C'est le premier journal où tu dessines tous les jours ?

REP. Exact. J'avais publié, de manière sporadique, dans le quotidien *Tiempo Argentino*. En 1982 et 1983, si j'ai bonne mémoire. Mais cela n'avait pas fonctionné. Ce journal n'a pas duré non plus d'ailleurs. Et puis Carlos Trillo me demande un projet pour la page d'humour qu'il doit coordonner pour *La Razón*, dont Jacobo Timerman prend la direction en 1984. J'ai fait proposition cette page mais la rubrique n'a pas vu le jour, peut-être à cause du départ de Timerman.

Mais j'ai conservé ce projet et l'ai présenté à Jorge Lanata lorsqu'il m'a appelé pour fonder *Página/12*. Lui attendait tout autre chose, ce qui avait du succès alors : la bande dessinée « Les Alfonsín » que j'avais publiée dans *HUM*[®]. Ce que j'ai refusé.



Figure 2: "Los Alfonsín"

M.G. Autrement dit tu commences par un humour politique « traditionnel », centré sur un personnage politique.

REP. Pas du tout. Car il faut se rappeler qu'*HUM*[®] démarre en 1978, alors qu'il est absolument impossible de publier de l'humour politique. En 1980, j'ai commencé à m'en rapprocher. Et ce n'était pas à proprement parler de l'humour politique, plutôt culturel. Par exemple le jour où « Tacho » Somoza est mort au Paraguay, j'ai célébré l'événement, tout comme lorsque John Wayne a passé l'arme à gauche. J'ai pris parti alors, mais s'agissant toujours de situations internationales. Un jour, j'ai osé m'en prendre, dans un de mes dessins, au journaliste Bernardo Neustadt, mais ce n'était encore qu'un humour pseudo-politique. Il était hors de question de faire de l'humour politique sous le régime militaire. La possibilité n'apparaît que très progressivement, avec l'échec du plan économique de la dictature, et puis surtout après la Guerre des Malouines. Après cette défaite, plus rien ne nous a arrêtés. Là oui, on a commencé à faire de l'humour politique. Et moi, j'ai poussé le bouchon un peu plus loin.

Mes débuts véritables dans l'humour politique, c'est la série « Les Alfonsín » que je commence à *Satiricón* (deuxième étape). Andrés Cascioli vient m'y chercher parce qu'il cherchait un remplaçant pour celui qui faisait la « clinique du Doctor Cureta ». J'ai accepté de revenir alors à *HUM*[®], mais à condition d'y faire ce qui avait du succès alors, autrement dit « les Alfonsín ».

M.G. Pourquoi cette insistance ?

REP. Parce que j'ai compris où je mettais les pieds. La revue *HUM*[®], en démocratie, était alfonsiniste. Absolument anti-péroniste et alfonsiniste. Et moi j'attaquais l'alfonsinisme. Ce que j'ai accentué après les lois d'impunité « *punto final* » et « *obediencia debida* ».

À *HUM*[®], je savais que je devais déranger le partisan d'Alfonsín. Mais j'ignorais ce qu'allait être *Página/12* et les deux premières années, j'ai pataugé. J'ai commencé par dessiner l'enfant qui veut devenir député, à partir de la bande dessinée que j'avais

proposée à Trillo et Timerman en 1984. On était en 1987 et je dessinais des enfants qui voulaient avoir leur propre représentation au Parlement parce qu'ils ne croyaient pas aux adultes. J'ai donc fait la série des « *Mocosos* » [les gosses] et de la fillette des bidonvilles, *Socorro*. Peu à peu, cela s'est transformé et s'est tourné vers la classe moyenne. Et c'est ce qui a sauvé mon espace. Car cette série sur le bidonville, pour le lectorat intellectuel et progressiste de *Página/12*, ne marchait pas. Je devais incommoder le lecteur du journal, son progressisme et ses aspects « psycho-gauchistes ».

M.G. C'est avec le personnage *Gaspar el Revolú* que tu trouves une certaine sérénité dans le dessin quotidien.

REP. Oui. Lorsqu'enfin je trouve comment bousculer le lecteur de *Página/12* et m'en prendre au sens commun de ce journal. Car quel est le rôle d'un humoriste ? Celui de bouffon, qui ne caresse pas le lecteur dans le sens du poil.

Plus tard, j'ai rompu avec la série des personnages mis en scène quotidiennement. Depuis 1998, je dessine selon l'envie du jour. Mais le point de départ a été ces personnages d'enfants. Tout d'abord *Socorro*, qui voulait faire élire un autre député de son parti. La formule est donc lancée : *Socorro* et *Auxilio*. *Socorro* m'a mené au personnage de *Lukas*, et *Auxilio* à son père, *Gaspar*, aux idéaux des années 70, de gauche, qui suit une thérapie sans fin et croit à la psychanalyse.

M.G. : Un personnage assez en accord avec l'imaginaire du lectorat de *Página/12*...



REP : Tout change avec la chute du mur de Berlin. Le journal change. Jusqu'alors cohabitaient à *Página/12* des figures importantes du journalisme des années 60 et 70 et de jeunes battants de la nouvelle génération. Et ce sont ces derniers qui l'emportent. Je me retrouve alors entre deux feux. Mon héritage, c'est celui d'Oswaldo Soriano, Miguel Briante, Horacio Verbitsky... mais j'appartiens à la nouvelle génération. J'ai l'âge de Jorge Lanata. Et commence alors le ménémisme, une des conséquences de la chute du mur et de la bipolarité du monde.

M.G. *Página/12* a été un pilier de la critique du ménémisme. Or, de mémoire, tu as très peu dessiné ce président.

REP. Je n'ai pas voulu le dessiner, ou exceptionnellement : comme un harceleur, un violeur, un type dégueulasse. Je n'ai pas voulu cohabiter avec Menem. À distance, je me rends compte qu'Alfonsín ne me révulsait pas autant. J'ignore pourquoi, mais je m'étais fait à son allure et sa physionomie. Refuser de dessiner Menem m'a amené à critiquer sa politique à partir d'un autre angle, celui des mésaventures du personnage *Gaspar el Revolú*, le gauchiste psychanalysé. Le type qui s'est exilé, qui a bossé en Espagne, qui est rentré au pays, pour qui tout va mal, toujours, parce qu'il n'a pas fait la révolution, cumule les défaites, et que la psychanalyse ne le guérit pas... Et puis à partir de 1998, vers la fin du deuxième gouvernement de Menem, j'ai laissé tomber. Ces personnages ne réapparaissent plus que très rarement. Je suis complètement libre : un jour, c'est une bande dessinée sur les foulards verts et les revendications des Argentines, le lendemain sur un tout autre sujet, « l'enfant bleu » revient faire un tour, ou le personnage de Lukas. Bref, ma liberté est totale.

M.G. C'est un dessin qui s'est détaché de la conjoncture immédiate à mesure que tu allais vers les arts et la littérature.

REP. C'est vrai.

M.G. En quelle année publies-tu *Bellas Artes* ?

REP. 2004.

M.G. Mais certains dessins de ce livre remontent à 1995.



Figure 3 : Abril 1937, GUERNICA, segundos antes (Bellas Artes)

REP. Je publie des livres depuis 1985. Le voyage en Europe, c'était avec l'argent du contrat de mon premier livre. Et, dans cette première publication, « Le réceptionniste de là-haut », il y avait déjà tout ce qui viendra après : la diversité des styles, des manières, des personnages. J'y ai déjà cette attitude de saltimbanque, paradoxalement très attaché à la série. C'est ce qui me caractérise.



Figure 4: John Lennon (série El recepcionista de arriba)

J'ai consacré une année entière à dessiner tous les quartiers de Buenos Aires³, une autre aux *Postales*⁴... Mes livres sont très différents les uns des autres. Mais il est vrai que mon dessin quotidien, au journal, a à voir avec ce que je dessine à côté, ailleurs et en même temps. *Página/12* m'a laissé entièrement libre, sans que je le lui demande. Et parfois cela part d'une initiative interne au journal. Par exemple, l'éditrice Gabriela Esquivada m'a demandé un jour de dessiner un quartier pour un supplément et j'ai décidé de les dessiner tous. C'est dans *Sátira/12* que je commence la série *Bellas Artes*⁵. Le dessin quotidien ne m'a jamais suffi. Et chaque fois qu'une obsession me prend, je l'épuise. Une fois allé jusqu'au bout, je tourne la page. Aujourd'hui, je ne referais pas la série des quartiers.



Figure 5 : « La ola de Okusai » (série Bellas Artes)

MG. Et pour ce qui est de tes dessins en lien avec la littérature, ce que tu fais n'est pas une « illustration ». Pour se saisir du *Quichotte*, ou de la *Divine Comédie*, il faut avoir un courage démesuré.

³ *Y Rep hizo los Barrios*, Buenos Aires, *Página/12*, 1993, réédité par Editorial Sudamericana, 2005.

⁴ *Postales*, Buenos Aires, Edición Planeta, 1993.

⁵ *Bellas Artes*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 2004.



REP. Le courage ne consiste pas à vouloir rivaliser avec les grands illustrateurs. Ceux du *Quichotte* sont d'un talent inouï, extraordinaire, à commencer par le plus grand : Gustave Doré. Mais du côté des humoristes, bien peu s'y sont frottés. Ces textes, on les présente toujours avec solennité, pour leur immensité, parfois pour leur obscurité. En Argentine, nous avons les illustrations, merveilleuses, de Roberto Páez et de Carlos Alonso. Mais leur lecture n'est pas la mienne. Moi, je pars du plaisir que me procure la lecture du *Quichotte*. Je veux un dessin qui invite à lire ce texte. D'une certaine manière, je suis un divulgateur. Je ne cherche pas à illustrer artistiquement le texte mais à me mettre au service des gens, du public, pour indiquer que c'est une œuvre tout à fait accessible.

M.G. Dessiner le *Quichotte*, ou la *Divine Comédie*, est loin du dessin de presse quotidien. Et ce n'est peut-être pas tout à fait le même public.

REP. J'insiste : je pense au lecteur que je suis, pas à un lectorat cultivé. Celui-ci est apparu plus tard. Et il m'a accepté ! Les universitaires, les spécialistes de Cervantès, je ne les ai pas cherchés lorsque je dessinais le *Quichotte*. Je n'avais eu aucun contact avec eux auparavant et j'ai dessiné le *Quichotte* selon ma propre lecture. J'ai respecté le lecteur que je suis avant toute chose.

M.G. Et qu'en est-il de la dimension politique lorsque tu prends la décision de dessiner le *Quichotte*, ou la *Divine Comédie* ?

REP. Tout ce que je fais est politique. Faire la série *Bellas Artes* a été un geste politique. C'est m'approcher d'un monde habituellement présenté comme difficile, dont s'est approprié le journal *La Nación* avec sa supposée intelligentsia pingre et dégueulasse. Jusqu'à maintenant, mon seul échec est la *Divine Comédie*, parce que je n'ai pas su la rendre « populaire » ici. Les spécialistes de Dante ne m'ont pas appelé. Ce n'est que maintenant, à l'approche des 700 ans de la mort du poète et de sa célébration, que quelques-uns prennent contact avec moi. Mais je l'ai dessiné dans le même esprit que le *Quichotte*. C'est le même geste politique. Même si la difficulté est accrue par le fait de ne pas avoir accès au texte original. Car j'ai dû choisir une traduction. Je ne voulais pas de celle de Bartolomé Mitre. Il était impossible d'obtenir la version du poète Jorge Aulicino dont une nouvelle édition était prévue. J'ai finalement suivi celle publiée par Luis Tedesco, celle du médecin Antonio Jorge Milano. Mes dessins de la *Divine Comédie* ont été publiés avec le texte en italien et cette version espagnole, dans les fascicules hebdomadaires distribués par *Página/12*. L'ensemble devait ensuite être édité par ma maison d'édition Planeta. Un retard a été pris et il n'y a pas malheureusement eu de publication de l'ensemble.



M.G. Y-a-t-il un texte argentin qui éveille le désir de dessiner comme celui de Cervantès ou Dante ?

REP. Non. Le livre qui me tente depuis un moment est *Pinocchio*. Et puis il y a un projet que je remets toujours à plus tard, et qui n'est pas le texte d'un Argentin : il s'agit de Juan Rulfo. Mais chaque année je dessine à partir de nombreux textes argentins, en particulier dans le supplément *Verano/12*, et ce depuis longtemps, car j'ai commencé avec ceux d'Osvaldo Soriano, Miguel Briante... Mais une œuvre d'ampleur... Le *Martín Fierro* ne me tente absolument pas, je ne vois pas comment faire de l'humour, comment y entrer de cette manière. Il est vrai que la *Divine Comédie* n'offrait pas beaucoup de possibilité non plus de ce point de vue. Mais c'est une œuvre si mystérieuse. Et elle est si peu et si mal connue. J'aurais pu me permettre de dessiner un dentiste dans le septième cercle de l'enfer, personne n'aurait remis cet humour en cause. Mais, avec le *Martín Fierro*, que faire ? Et puis Fontana Fontanarrosa s'en était chargé. Vraiment, je ne saurais pas par quel bout le prendre.



M.G. Pour nous rapprocher de ton livre *Evita*... Je l'ai lu en y reconnaissant, peut-être à tort, le texte de Rodolfo Walsh, « *Esa mujer* ». Autrement dit, c'est un livre qui m'a semblé très proche de la littérature.



Figure 6 : Evita. Nacida para molestar.

REP. Bien sûr. Car je n'ai pas vécu un seul jour d'Eva. Eva est littérature, entièrement. Mais il n'y avait pas d'antécédents humoristiques pour cette figure. Et pour ce qui est des précédents plastiques, graphiques, il n'y a pas énormément de choses non plus. C'est un personnage face auquel je me suis senti très seul mais aussi entièrement libre.

M.G. Pour ce qui est des représentations artistiques, celles de Daniel Santoro, par exemple, n'ont pas interféré ?

REP. Pour faire ce livre, je n'ai pas regardé une seule fois la production de Santoro, ou de Ricardo Carpani, pas même de Carlos Gorriarena. J'ai tout cela à l'esprit évidemment, aussi bien les images d'une revue très partisane, comme celles de González Bayón dans *PBT*, que la relecture idéologique d'Eva par les artistes plastiques. Mais pour ce qui est de l'humour, il n'y avait personne ! Personne lorsqu'Eva était en vie, et personne depuis sa mort. Je me suis donc senti libre de créer ma propre Eva. Même s'il m'en a coûté ! Mais j'étais certain d'en avoir l'audace et que les lecteurs sauraient lire cette audace. À aucun moment je n'ai voulu provoquer de scandale. Je voulais une Eva *aggiornada* : mon Eva serait humaine, une Eva toute proche, une Eva dont on percevrait le souffle. Voilà l'Evita Perón que je cherchais, introuvable dans les arts, peut-être davantage présente au cinéma.



Figure 7 : Evita. Nacida para molestar.

MG. Dans le cinéma argentin ?

REP. Le film *Juan y Eva* (2011) de Paula Luque a son intérêt, car il met en scène Eva avant le 17 octobre 1945. L'autre est celui de Juan Carlos Desanzo (1996) où Ester Goris incarne une Eva passionnelle. Mais il y a toujours un détail qui cloche, et Eva apparaît toujours quelque part divinisée ou caricaturée.

Et puis il y a Copi. C'est Copi qui m'aiguillonne à créer mon Eva.

MG. Tu es un grand admirateur de Copi depuis toujours. Qu'est-ce qui t'a piqué plus précisément ?

REP. En 2017, le théâtre Cervantès de Buenos Aires programme deux œuvres de Copi, dont *Eva Perón*⁶. J'y suis allé. Mais à la sortie du théâtre, il a été pénible d'écouter les commentaires du public, composé en partie de *garças*⁷, en plein macrisme triomphant, rire de « cette putain »...



Figure 8 : *Evita. Nacida para molestar.*

M.G. C'est une œuvre où il n'y a pas grand-chose de l'imaginaire populaire argentin autour de la figure d'Eva...

⁶ En co-production avec la Comédie de Caen, sous la direction de MARCIAL DI FONZO BO.

⁷ Terme argotique qui est à la fois l'envers du verbe « cagar » et la contraction du substantif *oligarca*.

REP. Non, absolument rien de cet amour populaire. Au contraire : tout a à voir avec les relations de la famille de Copi, propriétaire du journal *Crítica*, et Perón. Une famille anti-péroniste. Sauf que la création de Copi transcende évidemment tout cela. Et j'aime son œuvre. Ses textes bien sûr. Et puis surtout Copi appartient à ma profession, c'est un artiste exceptionnel. Je ne raterais jamais aucune représentation de sa pièce. Mais je ne supporte pas ce public de Buenos Aires qui, majoritairement, reste profondément anti-péroniste.

M.G. Le projet de ce livre, publié en 2019, émerge donc en 2017 ?

REP. Exactement, l'idée d'une autre Eva s'impose à moi à l'écoute des réactions du public lors de cette représentation de la pièce de Copi. Et puis j'avais à l'esprit que mai 2019 allait être marqué par la célébration du centenaire de la naissance d'Eva. J'ai alors proposé le projet de ce livre à la maison d'édition Planeta, où Nacho Iraola s'est montré immédiatement enthousiaste. J'ai alors commencé à consulter tout ce qui pouvait me manquer, ce qui dépasse ce qui « adjective » trop, dans un sens ou dans l'autre, dont on perçoit la tendance partisane ou détractrice. La biographie de l'historienne Marysa Navarro⁸, très rigoureuse, a été fondamentale. Il me fallait cette rigueur scientifique, documentée – même si, par la suite, je n'en fais qu'à ma tête. Mais j'avais besoin de cet essai historique. Cela vient sans doute du journalisme, il faut partir des faits. J'ai regardé beaucoup de documentaires, une quantité énorme de photos. Le cheminement a été tortueux. Mais quel bonheur quand enfin mon Eva est apparue.

M.G. Une Eva qui apparaît en plein macrisme. Mais une Eva née de l'humour politique, et dessinée avec beaucoup de tendresse. Je t'avoue que lorsque tu m'envoies ton livre en format PDF avant sa publication, j'ai craint la réaction de quelques péronistes « orthodoxes » pour quelques dessins qui pouvaient être vus

⁸ Marysa NAVARRO, *Evita*, Buenos Aires, Corregidor, 1981, rééditée par Edhasa, 2018.

comme de véritables « hérésies ». Car la parution de ce livre coïncide avec le moment où la CGT argentine demande, très officiellement, la béatification d’Eva Perón.

REP. C’était une charge supplémentaire. Mais mon livre a été d’abord une réaction à cet auditoire majoritairement macriste de la pièce de Copi. Et je n’ai pas cessé de dessiner contre cette droite durant le gouvernement de Mauricio Macri.

M.G. Et derrière cette Eva que tu créés, y avait-il Cristina Kirchner ? Tu as peu dessiné Cristina Kirchner.

REP. C’est que je dessine peu les gens en vie.

M.G. Tu dessinais cependant Néstor Kirchner.

REP. Non, de son vivant je n’ai fait que la série des “*huevitos Kirner*”. J’ai dessiné Néstor Kirchner surtout après sa mort. Vraiment, j’ai perdu le goût de dessiner les hommes et les femmes politiques, et depuis pas mal de temps. J’aurais pu dessiner abondamment Cristina Fernández de Kirchner, je ne l’ai fait qu’une paire de fois. Il y a même un dessin qu’elle a regardé... et critiqué. Parce que je l’avais représentée avec la bouche tordue. C’était pour une fresque de la *Casa de América* de Barcelone, consacrée à une centaine de personnages célèbres qui y étaient passés, dont Cristina, et qu’elle a vu lors d’une cérémonie avec Manuel Serrat. Vraiment dessiner des personnalités politiques ne m’intéresse plus, parce que tu es ou lèche-bottes ou détracteur... Je préfère prendre mes distances avec ce qui est trop attaché à la conjoncture immédiate et ne dessiner qu’au moment où on dispose de toutes les pièces du puzzle. Par exemple, désormais je pourrais dessiner Diego Armando Maradona. Parce que le risque qu’un chapitre clé, qui pourrait rendre caduque subitement la narration, n’existe plus.

M.G. Et pour revenir au livre *Evita. Nacida para molestar*, il est difficile de faire abstraction de l'épreuve des insultes et injures, tel qu'elle se répète en Argentine avec la péroniste Cristina Fernández.

REP. Suite aux multiples présentations publiques de ce livre, je me rends compte que ce livre est le produit de tout ce qu'une femme au pouvoir peut subir, et pire encore. Et s'ajoute tout ce que le mouvement des femmes actuel apporte. C'est un livre sur le corps d'une femme, non pas sur la pensée politique d'Eva. L'itinéraire du cadavre d'Eva, raconté en particulier dans « *Esa mujer* » de Rodolfo Walsh, le dit : il s'agit avant tout d'un corps, du corps argentin. À partir de celui-ci, c'est toute l'histoire des corps argentins qui apparaît : les tribulations des dépouilles des grands hommes de l'Argentine, ce qu'il advient des corps dans ce pays. Les disparus, la disparition, l'expérience des Mères et Grands-Mères de la Place de Mai, l'expérience de Cristina Kirchner. Et puis tout ce que le mouvement des femmes revendique : « ne nous frappez pas, ne nous harcelez pas, ne nous tuez pas ». Ce livre aurait été très différent si je l'avais fait il y a dix ans : Cristina n'avait pas encore reçu autant d'attaques, à l'exception de celui du *campo*, et c'était avant le surgissement du mouvement des femmes ici.

M.G. Dans ton livre, Eva est un personnage ravivé, illuminé par le féminisme actuel.



Figure 9 : *Evita. Nacida para molestar*.

REP. Oui, car je suis persuadé qu'elle aurait appartenu pleinement à ce mouvement. Eva a beaucoup fait pour les femmes : le droit de vote, les branches syndicales féminines... Et elle serait allée beaucoup plus loin car elle revendiquait avant tout les femmes pauvres. C'est un féminisme beaucoup moins visible que celui de la classe moyenne.



Figure 10 : Evita. Nacida para molestar.

Dans les salles où j'ai présenté cet ouvrage, souvent je me la suis imaginée assise dans une des files de l'assistance. Après tout, elle n'aurait eu que cent ans l'an dernier... Et elle m'aurait sans doute tancer à la manière de Cristina : « qu'est-ce qui t'as pris de me dessiner en train de baiser ? ». Mais Eva aurait été une femme *aggiornada*. Parce qu'elle était à l'écoute, des nouvelles générations, et surtout des perdants. Elle les a toujours écoutés et lutté pour imposer des droits nouveaux là où ils n'existaient pas.

MG. Ce livre a eu beaucoup de lectrices ?

REP. Ce que je sais, c'est qu'aucun féminisme ne l'a critiqué dans aucune des présentations publiques que j'ai faites dans toutes les provinces du pays. C'était un risque. Au contraire, il a toujours reçu le meilleur accueil, des jeunes femmes, des femmes âgées, ou même de ceux et celles qui avaient connu Eva. Ces derniers auraient pu se froisser, ainsi que les péronistes en général. Mais il n'y a eu aucune réaction négative. Au cours de ces expositions, je projetais tous les dessins, l'un après l'autre (sans obligation d'achat du livre donc pour les spectateurs). Il pouvait se produire quelque exclamation de surprise, bien sûr. Mais personne ne s'est senti offensé et n'a quitté l'endroit offusqué. Le public était conscient que j'avais dessiné pour Eva et pour les femmes. Toutes mes audaces thématiques, supposées ou réelles, étaient parfaitement acceptées. Il a bien été compris que c'est un livre tout à la fois irrévérencieux et amoureux.

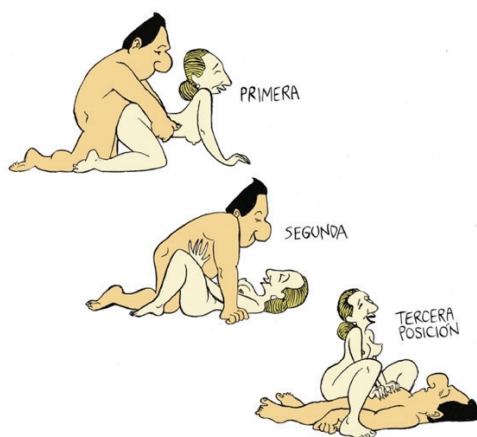


Figure 11 : *Evita. Nacida para molestar.*

M.G. Ce livre sort en mai 2019. À quel moment arrivent les menaces ?

REP. Au moment des élections présidentielles. Tout d'abord à l'approche des PASO⁹. En août 2019, le local « *Lo de Néstor* » où je devais faire la présentation

⁹ P.A.S.O., acronyme des élections primaires (*Primarias, Abiertas, Simultáneas y Obligatorias*). Il s'agit de celles d'août 2019.

d'Evita... reçoit de nombreuses menaces et, à quelques jours de ce scrutin, les organisateurs ont jugé prudent de reprogrammer la séance pour novembre, une fois les élections définitives passées. C'est à ce moment-là que ça a chauffé¹⁰.

M.G. Et comment as-tu vécu cela ? Il y a bien longtemps, et de manière répétée, nous avons connu les menaces contre les expositions de León Ferrari, accusé de « blasphème ». Tu t'inquiètes véritablement ou tu considères cette manifestation comme anecdotique ?

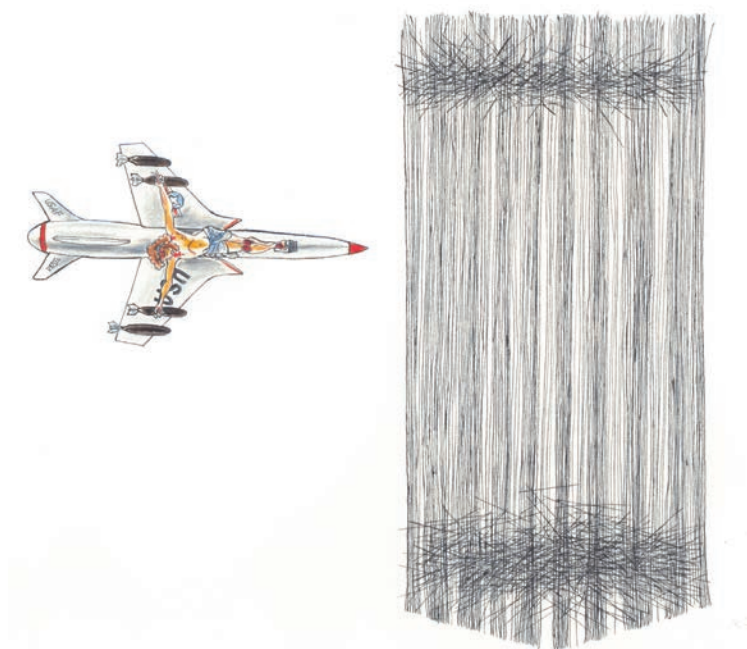


Figure 12 : *Obra de León Ferrari (série Bellas Artes)*

REP. Je n'ai ressenti aucune peur. J'ai simplement pensé : « Mais quelle bande de couillons ». J'aurais voulu les avoir véritablement en face et leur dire : mais rendez-vous compte que les choses ont changé, nous ne sommes plus dans les années 50, regardez bien ce livre, parlons donc. Voilà : j'aurais voulu échanger avec ces

¹⁰ Sur ce « scandale », les notes de presse sont nombreuses. Pour exemple : https://www.clarin.com/cultura/nombre-evita-escrachan-insultan-rep-dibujos_0_4Rq4fAO8.html; <https://www.lanacion.com.ar/cultura/pintadas-rep-su-libro-dibujos-vida-evita-nid2308771/>, <https://noticias.perfil.com/noticias/cultura/miguel-rep-tras-el-escrache-contrasu-libro-quierendear-a-evita-en-un-armario.phtml>, [https://www.anred.org/2019/12/14/nueva-amenaza-a-rep-por-dibujar-a-peron-con-una-hoja-de-cannabis-y-panuelo-verde/...](https://www.anred.org/2019/12/14/nueva-amenaza-a-rep-por-dibujar-a-peron-con-una-hoja-de-cannabis-y-panuelo-verde/)

manifestants. Eux préféraient faire du bruit, dans le contexte des élections que la droite venait de perdre.

M.G. C'était quelque chose de très ponctuel et limité donc. Vu de l'extérieur, j'avoue avoir imaginé qu'il s'agissait d'un épisode de plus contre le dessin humoristique et critique, dans la succession à laquelle on assiste globalement : l'arrêt de publication de dessins critiques par le *New York Times*, Al Azar qui cesse de faire paraître ces dessins dans la Bolivie de Yañez...

REP : Non, ce n'est pas du tout ce que je ressens. J'ai fait un livre d'humour historique, non pas politique. Pour moi, l'humour politique véritable est un humour historique. C'est ce à quoi je prétends. Je lis tout d'un point de vue historique. Avant ce livre, j'avais publié *200 ans de péronisme. Biographie non autorisée de l'Argentine*¹¹ et ma vision est qu'il existe un parti de la distribution des richesses et un parti de l'austérité. La question est toujours la même : de quel côté es-tu ? Et pour ce qui est des menaces à cause du livre *Evita...*, ce qui m'a le plus surpris, c'est qu'il ne s'agissait pas de partisans de Macri mais de personnes de mon propre bord, des hommes qui n'ont pas regardé tout le livre et qui, à partir d'un seul dessin, et parce qu'ils ne veulent pas voir le sein ou le sexe d'Eva, ou les militaires bander devant son cadavre, passent à côté du message d'amour.



Figure 13 : Evita. Nacida para molestar.

¹¹ REP, *200 años de peronismo. Biografía no autorizada de la Argentina*, Buenos Aires, Planeta, 2010.

Tout ce qu'on peut craindre de ces gens, c'est de recevoir un coup, mais évidemment pas leur jugement. Ce sont des analphabètes de l'humour. Il est vrai que si ces menaces s'étaient produites dès la publication du livre, j'aurais été autrement plus inquiet. Eva était contre l'avortement, mais c'était en 1951 – comme Cristina Kirchner il y a encore dix ans. Et ce livre, élaboré durant le macrisme, livre de résistance et cabale, nous a soutenus tout au long de 2019, jusqu'à la défaite électorale de la droite.

M.G. En même temps que surgissaient aussi des « Evita » contre le macrisme en plein cœur de la capitale¹²... Tu disais que ton humour prend une dimension de plus en plus « historique » – sans doute dans la tradition du grand Oski¹³. Mais tu fais aussi de l'humour d'économie politique !

REP. Oui, chaque vendredi le journaliste économiste Alfredo Zaiat m'envoie une synthèse de ce que va être son article du dimanche, et à partir de celle-ci je tente une synthèse de son sujet. Et justement, là je pose toujours la dimension historique. Si ce n'était que de l'économie seule, quel ennui. Zaiat n'est pas du tout ennuyeux, mais sa spécialité oblige à écrire des textes rigoureux, comme ceux d'Horacio Verbistky dans le cadre du droit. Moi, j'apporte une simplification populaire – ce qui n'est pas le cas lorsque je m'intéresse à l'art ou à la littérature. Mais pour ce qui est du journalisme, je dois offrir une synthèse dans un seul dessin qui soit métaphorique, ou paradoxal... Je tente d'inviter au thème abordé de manière différente, comme lorsque j'accompagne les conférences du juriste Raúl Zaffaroni ou du philosophe Juan Pablo Feinmann, où ce sont les exposants qui s'occupent de la complexité du sujet exposé, pas moi.

¹² Voir, pour exemple, la performance « Evita el macrismo » du 6 mai 2019 : https://www.clarin.com/cultura/fotogalerias-cien-evitas-homenajean-argentina-eva-peron-100-anos-nacimiento_5_wA-aZWcF.html (consulté le 11/12/2019).

¹³ En 2013, REP a d'ailleurs organisé l'exposition « *OSKI, un monje enloquecido* » au Museo de Bellas Artes de Buenos Aires.



Figure 14: Página/12, 31/05/2020, pour l'article d'Alfredo Zaiat, "Con o sin cuarentena, la economía se cae"

M.G. Et comment vis-tu la crise du journalisme ?

REP. Comme tout lecteur.

M.G. Mais le dessinateur de presse d'un quotidien a aussi un rôle journalistique, ou éditorialiste.

REP. Je suis mon instinct. Je sais qui lire. Je ne prête aucune attention à la vilénie, croissante dans les médias. Disons que je sens que le journalisme s'achemine vers sa fin. Un jour, plus personne ne fera confiance au journalisme, à l'exception peut-être de quelques subjectivités, de certaines opinions. Le journalisme, celui que nous voulions, a existé un temps et n'est plus. Le capitalisme a tout avalé. Les journaux, les entreprises médiatiques, ont un patron et il n'y a plus aucune liberté. Quelque auteur en dispose encore, des enquêteurs indépendants la prennent, il est des personnalités fortes qu'il est inconcevable d'interdire ou d'écarter. Le journalisme subsiste encore un peu à la radio. Parfois sur quelques réseaux sociaux.

M.G. Les plateformes du journalisme dit "alternatif" n'offrent pas une rubrique ou une page d'humour. Depuis le XIX^{ème} siècle, dans les publications journalistiques il y avait toujours eu un espace pour l'humour.

REP. C'est que l'humour continue d'être graphique. Si un dessin est publié sur un site internet d'information, c'est parce qu'il a d'abord été pensé pour le support papier. Celui-ci est premier. Prenons l'exemple de El Roto : on retrouve ses dessins sur le site de *El País* parce qu'ils sont conçus pour le journal sur papier. C'est vrai : les publications nouvelles entièrement numérisées ne présentent pas de page d'humour. Peut-être parce que l'humour de presse a toujours été un humour et un dessin d'auteur : Hermenegildo Sábat, Landrú, Plantu pour *Le Monde*... Dans un quotidien ou une revue d'information, le dessinateur est une signature. Ce n'est pas comme une publication entièrement humoristique où publie l'un, ou l'autre, et où varient les regards. L'humour se perd peut-être aussi parce qu'il va ailleurs : la radio, la télé dans une certaine mesure. La publicité est emplie d'humour..., évidemment pas d'un humour politique. Tout y devient plus cynique. Le cynisme du perdant. C'est un humour qui démobilise. Comme l'humour *yankee*, celui des Simpson. Ce n'est pas un humour pour l'indignation et la transformation. C'est un humour d'accompagnement de celui qui est vaincu, s'avale une bière en riant de lui-même, de son impuissance à changer le monde.

M.G. Et que penses-tu de sites consacrés exclusivement à l'humour. Par exemple celui d'*Alegría política* ?

REP. Je ne regarde pas ces sites. J'ai vu les annuaires sur papier d'*Alegría Política*. Je les trouve très pauvres graphiquement parlant. Car il y a une douane à passer : je regarde les dessins qui sont bons, qui viennent d'une tradition et de quelque part. Aujourd'hui, n'importe qui dessine et publie sur les réseaux sociaux. Et il y a de véritables trouvailles pour ce qui est de l'humour. Les mêmes sont souvent extraordinaires. Ce sont des saillies absolument nécessaires. Grâce à Dieu les mêmes existent ! Mais que sont-ils ? Le niveau n'en est pas très élevé. Ils peuvent excellents et ils jouent un rôle cathartique. Maradona meurt et immédiatement il y a une centaine de mêmes qui te font franchement rire. Tant mieux : avant, il fallait attendre quelques jours pour une réaction humoristique à un événement. La démocratisation des outils que permettent le photomontage ou le recours au *trashing*, tout cela est

formidable. Mais où sont les auteurs ? Où est Daumier ? Où est El Roto ? Rien de tout cela ne mène à l'humour graphique. Si tu prends *Alegría Política*, les annuaires sont un aide-mémoire des événements, mais tu ne les collectionnes pas pour la qualité du dessin. La revue *Barcelona* a un dessinateur de la taille de Langer, mais après il faut remplir les pages restantes, et elle n'a pas grand-chose que tu veuilles revoir pour le plaisir des yeux. Mais j'admets regarder de moins en moins d'expressions d'humour graphique. C'est une matière que j'ai épuisée. Mes nourritures spirituelles sont ailleurs. Je préfère lire un essai, qui m'en fait baver pour y entrer, à feuilleter une revue d'humour. Cette soif-là s'est éteinte.

MG. Mais tu ne cesses d'expérimenter. Ces derniers mois, tu proposes une animation de quelques-uns de tes dessins.

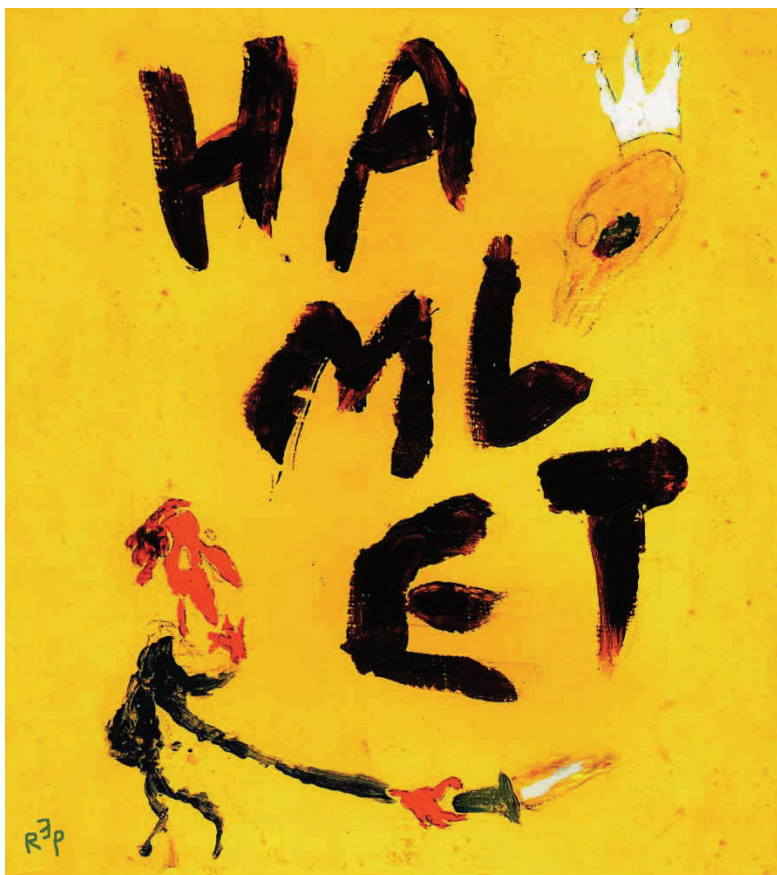
REP. J'ai toujours eu besoin d'expérimenter. J'ai d'abord publié dans un média graphique, comme je désirais le faire adolescent. Ensuite sont venues les fresques, qui sont tout autre chose : le corps s'engage entièrement, les gens assistent à ton travail, tu ne disposes pas d'un schéma préalable et tu te lances à dessiner sur un grand espace. Ce n'est pas une création habituelle et je continuerai à le faire. Et puis cette année, il a fallu rester chez soi à cause de la pandémie. Alors quelque chose de nouveau est apparu, par le plus grand des hasards. Mon ami Jorge Hernández a commencé à m'envoyer des textes très brefs, les « *cuentínimos* ». J'ai proposé spontanément de les illustrer. Et puis je me suis dit : faisons bouger cela, ajoutons une caméra, une musique. Quelque chose est apparu alors, que le dessin immobile n'a pas. Ceci dans le même temps où les acteurs essayaient quelque chose de différent en pleine pandémie, privés de scène, par le streaming.

MG. Et tu les as publiés sur le site de *Página/12*¹⁴

¹⁴ Pour exemple, le « *cuentínimo* » *Guernica*, accessible sur <https://www.pagina12.com.ar/263399-guernica>

REP. Au Mexique, ils ont fait mieux avec *cuéntínimos* : un livre. La maison d'édition s'appelle Minerva. Le livre s'ouvre et se ferme comme un accordéon. Il comporte tous les textes, et tous les dessins de chaque texte. Tu poses une caméra et l'animation apparaît. C'est la « réalité augmentée ». Autrement dit, ce type d'expérience qui se diffusait seulement sur les réseaux sociaux peut désormais être un livre. C'est merveilleux pour nous qui nous sommes formés au papier, qui sommes des lecteurs de livres, et qui nous sentions perdus sans cette matérialité. Désormais, à partir d'un « QR » sur ce type de livre, toute l'expérience audiovisuelle apparaît. Alors c'est décidé, je vais désormais faire cela, après les livres, et les fresques. Je réfléchis déjà à un long métrage. Et c'est *Hamlet*, un texte qui me fascine depuis l'enfance, qui me tente pour ce type de support et de création. La question du mouvement des mains est un peu fatigante — comme je viens de le faire pour *Paraísos perdidos*¹⁵. Mais la réalisation se fait chez soi, sans avoir à demander une subvention à quelque institution, et des milliers de personnes peuvent le voir immédiatement sur les réseaux. Voilà qui m'a permis de tirer profit du confinement.

¹⁵ Pour l'Instituto Cervantes de Dublin, REP, « Paraísos perdidos entre líneas »/ Lost Paradises Between the Lines, 2020, accessible sur <https://www.youtube.com/watch?v=ifNVTy4gE-w>.



Certes, ce n'est plus à proprement parler de l'humour. Comme pour la série des « *ventanas culturales* » que j'ai réalisées pour l'Institut français d'Argentine, c'est un dessin aimable, parfois grotesque, plutôt une sorte de paradoxe visuel¹⁶.

¹⁶ Pour exemple, « *Las monjas francesas, las Madres, Dolor y Gloria* », sur la chaîne de l'Institut Français d'Argentine : <https://www.youtube.com/watch?v=sm7wsqhU-HE>